

Michel Lascault

# **Les oreilles et les polissons**

*[Espionnage et psychanalyse]*



Editions de l'Impénitente

*Tout, mais pas ça*

Elle va venir. Il a chaud aux joues. Il sort de la baignoire de l'hôtel. Il reprend son souffle. Il n'a jamais eu aussi chaud depuis ses vacances en Colombie. Les dés en sont jetés. Elle va arriver. Elle l'embrassera. Ils feront l'amour. Il n'a pas à s'inquiéter. Il est parfumé, ça la mettra à l'aise. Il fermera la fenêtre. Ils parleront doucement. Il est brûlant. A l'étage au-dessous, quelqu'un tousse. Ça l'arrangerait qu'elle arrive un peu en retard. Il est fiévreux. Il voudrait refroidir d'ici qu'elle entre. Il ne peut quand même pas l'accueillir en feu. Encore sept minutes avant l'heure. Un avion passe dans le ciel. Un éclair le surprend quand il cligne des yeux. L'air qui vient du dehors est frais. Il n'a rien oublié. Est-ce qu'il devrait remettre ses chaussettes ? Il se trouve plus simple pieds nus. Pantalon sans ceinture et chemise claire. Il n'a pas à s'en faire. Ils se sont mis d'accord. Ils sont consentants. Amoureux, c'est un grand mot. C'est peut-être le mot. Il ne sait plus ce que c'est l'amour. Il se limite à ça : ils se sont donné rendez-vous dans cet hôtel. C'est l'heure. Il s'est un peu calmé. Léger, léger, enfin, il se dit ça, léger, pour se rafraîchir. Cinq minutes de retard. Il consulte son portable. L'hôtel est difficile à trouver. L'enseigne est dissimulée par un échafaudage. Il lui laisse un quart d'heure et il l'appellera.

Elysée et Eléonore, quarante ans, fausses jumelles. La belle, Elysée, et l'intelligente, Eléonore. Un schéma qui

date de l'enfance. La première, femme renversante, une invite à la sensualité, aux murmures. Elle s'est fait appeler Elysée quand elle avait onze ans. Son vrai nom, c'était Muriel. Muriel et Eléonore, les fausses jumelles. Mumu et Lolo. Elle avait tout pour elle, Mumu, alias Elysée, des yeux, un nez, une bouche, des oreilles, une peau ; mais des notes médiocres. Le contraire de sa sœur, vilaine, mais brillante. Alors El-ysée plutôt que Muri-el, comme si elle pouvait s'approprier par magie l'esprit de sa sœur El-éonore.

A l'école, Eléonore, c'était le repoussoir. Elle avait un bec-de-lièvre, un « bec-de-lèvre » disaient les enfants. L'anomalie s'affichait sur sa figure. Quand elle parlait, c'était pire, ça débordait, elle bavait. Elle se tapissait dans l'ombre de sa sœur. Tout le monde tournait autour de Muriel, comme des moustiques autour d'une lampe. Parfois, à la récréation, Muriel la mettait en avant, puis, au bout d'une minute, elle la remettait dans le placard. Ça lui suffisait, à Eléonore : ça lui donnait le plein de société et d'amour. Avec ces petites attentions, elle pouvait même se dire qu'elle était heureuse et qu'elle aimait sa sœur.

A l'adolescence, ça s'est corsé. Déjà, elles n'étaient plus dans la même classe. Muriel, devenue Elysée, a commencé à sortir avec des garçons et s'est désintéressée du reste. Après, elle est encore passée à la vitesse supérieure. Maintenant, elle passe, cherche les regards, se retourne. Exaspère, excite, séduit. Le vent plaque sa robe fine et sculpte son mont de Vénus. Les jumelles ne se voient plus. La mère, déjà inexistante, est morte. Le père,

veuf, vit dans l'Aisne, à Fargniers, dans une maison de ville, au milieu de ses chats et de ses crucifix. Les oncles, les cousins, tout ça s'est dispersé. De toute façon, elles n'avaient plus rien à se dire depuis la terminale.

Eléonore à présent : rebute au niveau physique, malgré des étoffes rares qui inclinent à la caresse. Misère érotique. Malgré des boucles rebelles, malgré la longue natte tressée qui lui retombe sur l'épaule, et d'un beau châtain. Malgré les bijoux discrets et précieux aux oreilles et au cou. Ce foutu bec-de-lièvre. Une fente labiale, un peu à gauche, jamais traitée. Elle zozote. Elle zézaie. Et aussi, ce qu'elle dégage, une vie intérieure intense, envahissante, qui vous attire et en même temps vous repousse. Comme si vous devriez n'en jamais franchir le seuil. Une sorte de piège fatal. Un air lointain. Des pensées désordonnées. Une vie solitaire. Deux doigts, les deux autres repliés. Et le pouce. Tandis que l'autre sœur, rien dans la cervelle, le corps très visité. Les draps mouillés. Le cœur pourtant vide : quand elle a essayé, elle passe son temps à parler de ses amours foireuses, et pas une minute pour y penser.

Ce sont les filles Merz. Plus tout à fait des enfants maintenant. Encore que.

Ça ne fonctionne pas comme prévu. Elle refuse de se déshabiller. Elle lui intime de se taire. Elle lui donne une claque, aller et retour. Elle le traite de salope. Elle le domine. Elle l'humilie. Elle lui demande de lécher ses escarpins et ses bas. Elle le pince, lui crache dessus. Elle lui enfonce un doigt. Elle le branle avec la pointe de ses chaussures. Il n'a rien contre. Ça fait partie de ses

fantasmes. Il aime qu'on le violente. Ça le réveille de l'ennui. Mais quelque chose ne marche pas. Il bande mou. Ça sonne faux. Céleste joue mal. Ses yeux verts sont trop doux. A un moment, il se met à rire. Elle est décontenancée. Elle ne comprend pas. Richard a besoin de quelque chose de charnel pour jouir. Elle le devine et lui place devant le nez la corolle rose pâle de ses seins. Mais pas touche. Il sort de là insatisfait. Se demande dans quoi il s'engage. Théâtre de la loi et du péché, manque d'ivresse. Il n'a qu'un mot : décevant. D'une certaine manière, ça l'arrange. Il s'en était fait un monde, de cette femme, de cette rencontre. Il avait même peur de devenir accroc. Il s'arrête à un comptoir. Commande un beaujolais nouveau. Un ivrogne, avec un fort accent du Midi, parle vendanges tardives avec un autre poivrot. Ça joue l'œnologue. C'est Bernard et René. A l'autre bout, un marginal s'abîme dans une menthe à l'eau. Il a un anneau dans le nez et de grosses larmes tatouées sur le visage.

Ce qu'est la vie intérieure d'Eléonore Merz, psychanalyste à Paris : un petit village sous la neige, de gros nuages sombres au-dessus de l'église et des maisons aux toits pentus. Une ombre, précédée d'un chien noir joyeux, se presse de rentrer, pour échapper à l'orage et à la nuit qui menacent. Elle entre, ouvre une porte. Des ombres en arc de cercle dansent dans l'obscurité. Une épée fend l'air de part en part : à gauche, à droite, en haut, en bas. Un oiseau paraît, gosier gonflé. Et hop, disparition. Il y a d'autres pièces. Une petite chapelle. Une chambre des supplices. C'est plus qu'une maison,

c'est un palais. Une ville peut-être. Ça ne concerne personne. C'est la cité interdite. Pas le droit d'entrer.

Un type en bleu, casquetté, avec sur le dos un écriteau : « POLICE INTIME », en capitales blanches, suivies de phrases manuscrites. Au départ, les mots sont bien espacés. Plus on descend sur la pancarte, plus l'écriture est serrée et plus les lignes se rapprochent. A la fin, ça forme un gribouillis. L'homme-sandwich parle en langue des signes, avec des gestes menaçants très faciles à décrypter. OK. On n'insiste pas. On respecte. C'était juste pour demander. Par curiosité. On peut bien lui laisser cela.

Personne, même pas les chômeurs ou les retraités, n'a plus beaucoup de temps pour cette existence intérieure-là, pour ces villes, ces forêts qui prolifèrent, le Golgotha et le lac de Tibériade, toute la géographie mentale. On est top occupé. Avec la télé, les téléphones, les friandises, les drogues, et pas seulement les marchandises, mais les êtres aussi, plats comme des limandes, cerveau vide, agités, relais de propagande, obsédés de consommation et de technique. Quand en plus la santé, ce n'est pas la grande forme, que le beau-frère malade s'installe chez vous pour se faire servir, ça devient dangereux, la tension. Bon, Jean-Machin se réserve un quart d'heure de méditation quotidienne. Mais son jardin intime est recouvert par des visions de désert brûlant, des géométries colorées ou des clichés d'agences de voyage. Qui est Jean-Machin ? Le voisin.

Eléonore avait une gaucherie qui la mettait à l'écart de la société scolaire. Les filles la traitaient de sorcière, d'arriérée. Ça se terminait en larmes. Eléonore n'avait

rien d'un garçon manqué, elle ne se battait pas. Elle mettait les mains sur son visage, courbait la tête et pleurait. Supportait les moqueries, les huées, et les vilains coups quelquefois. Pendant les récréations, elle avait pris le parti de se trouver un coin désert et de passer le temps en rêvassant. Elle cessait d'exister aux yeux des autres. Elle n'en demandait pas plus. Elle songeait à l'éternité, à la beauté, à l'immuable. A un autre monde. A ce monde-ci, plutôt moche. On aurait pu en faire un roman : les fausses jumelles, l'une qui crache des crapauds, l'autre qui construit des palais de pensée. Des parents cathos intégristes qui reçoivent tout comme un don de dieu et ne veulent rien changer à la nature. Parce qu'on aurait pu l'opérer, même à l'époque. Maintenant c'est trop tard.

*Salut, ma sœur, j'espère que tu as passé un bon week-end du quatorze juillet. Ici, ça s'annonce très mal : plus de soleil, il a eu peur du feu d'artifice, alors il est parti se cacher. Normalement, aujourd'hui j'aurais dû aller au bal, mais Didier, Denis et Michelle, qui devaient m'accompagner, comme par hasard ils travaillent tous les trois demain, c'est-à-dire le...*

Le vent, les galets, la mer et le ciel, bien des choses ne mentent pas. Un jour, ils caressent, ils enveloppent, ils giflent même, tout pourvu que ce soit charnel. Fusion, effusion. Un autre jour, même endroit, mêmes protagonistes, et c'est le mur, le dur. Le rejet. On est repoussé. Le bruit des vagues, une agression. L'horizon, une ligne inutile. Que s'est-il passé ? Le désenchantement de la matière. Le minéral, le liquide, l'aérien n'ont pas plus changé que... la vache qui paît et

relève la tête. Mais pour commencer on est revenu. Tout coule. L'âme erratique se déverse dans le temps. Le cœur, la tête, la peau se glissent dans la sinuosité d'une cascade, flottent dans l'abîme, au-dessus des eaux. Autour, un théâtre d'ombres. Approchons.

Le mensonge est partout. La vie pue l'embrouille. On n'échappe à la tromperie sociale que pour nous reposer dans la mystification culturelle. Quant à l'organisation personnelle, à l'opéra intime : dévastation. Le langage lui-même est contaminé. Les mots sont vides, détournés ou contournés. Nul ne prend la peine de parler ou de comprendre. Fructifiez et multipliez. On entend : baisez et prenez des parts de marché. Et au niveau mystique ? On construit des routes et des ponts, avec des arabesques, des perspectives cruciformes, des triangulations : l'esprit est goudronné.

Un cinéma, installé dans un ancien théâtre, avec de faux rideaux rouges en stuc qui retombent sur la scène, volutes aux pieds de l'écran. Un spectateur filme une scène qui se déroule dans son dos avec une mini-caméra à écran témoin dissocié. L'objectif est dissimulé dans les motifs cloutés de son chapeau de cow-boy. Il s'appelle Harris. Il appartient aux services secrets américains. Il revient d'une mission en Ouzbékistan. Opération Avlodlarga Ozod. A long way from home. Une vieille dame alerte sillonne les rangs, ensemble beige, bas chair, sac trapézoïdal, verres fumés. Son ombre se déplace sur les fauteuils orange. Elle s'assoit au centre exact de la salle. La rejoignent ses deux filles, pas de la première jeunesse, sourire banane.

*Elle calcule l'âge qu'elle aura le 30 novembre prochain, jour de son anniversaire. En chiffres, la date d'aujourd'hui. Plus bas, sa date de sa naissance. Pour les jours et le mois, ça ne compte pas, mais elle les retranche quand même. C'est rassurant d'avoir son âge précédé de quatre zéros. Ça laisse de la marge. Elle recommence l'opération avec son ex-mari, mais impossible de se rappeler s'il est du quinze ou du vingt-deux avril. De toute façon, il est mort.*

Le soir, une zone du nord de Paris, près d'un hangar désaffecté : des tronches, des grimaçants, des amochés, des morts-vivants. Avec un flingue dans la poche, va savoir. Pas des belles personnes, non. Vente de drogues dures frelatées, pas chères. Des pipes à dix euros, aussi, par des sorcières édentées, la peau craquelée, ou par de jeunes paumées, pieds nus sur les épines, des étrangères aux yeux noirs implorants. Un voile parfois sur leurs sombres cheveux. Des enfants aussi, en vêtements de sport, tête rasée. Vaut mieux pas savoir.

Plus loin, un bâtiment industriel de taille moyenne. Plusieurs voitures garées devant. Une berline noire, vitres teintées, où attend un chauffeur barbu. Sidney entre. On lui donne le numéro trente-six, une serviette blanche, des tongs et une petite clé rouge. Il descend un escalier. Une grande salle pavée, avec des casiers, un jacuzzi, un sauna, une douche où vont des hommes à moitié nus, plutôt âgés. Une hôtesse le guide jusqu'à l'étage. Là, il fait son choix entre plusieurs jeunes femmes qui le calculent avec des yeux de biche, ou tortillantes, suggestives.

Dans un fauteuil au dernier rang, du côté opposé à l'entrée, une femme discrète, boucles libres, plisse sa jupe et descend sa culotte. L'écran projette des lueurs vertes sur son visage. Son voisin la touche. Il a posé sa veste sur leurs genoux. Il sort une bite de son pantalon. Elle touche le membre entre le pouce et l'index. Puis avec toute la main. Descend. Descend encore. Ne bouge plus. Expectative. Elle retient son geste. Serre, desserre.

Ils sont entrés à des moments différents. Lui d'abord. Silencieux dans la pénombre amniotique. Quelques minutes après, elle est venue s'asseoir à sa droite, sans rien dire.

Il pourrait dater le jour où ils se sont vus la première fois. Il a l'habitude de noter dans son agenda le nom de ceux qu'il rencontre. Ce qui est né ce jour-là, ce n'était pas tout à fait de l'amour. C'était plutôt une possibilité de tomber amoureux par ressemblance. Son cœur était occupé par la sœur de Céleste. Céleste le considérait en tant qu'il sortait avec sa sœur. Ça lui donnait peut-être envie de coucher avec lui, en fait, car elle a une sorte de perversité. Mais ce n'était pas le message qu'elle affichait ce jour-là. La bouche pincée, l'œil froid, pas commode, elle avait l'air de dire : « Tu as intérêt à ne pas faire de mal à ma sœur, sinon tu es mort. » A moins qu'elle n'ait été préoccupée par autre chose. Ils n'ont jamais reparlé de ce moment. D'ailleurs, ils ne parlent pas beaucoup.

C'était en vacances, en Savoie, dans un chalet donnant sur un lac profond. Ils étaient passés dans la maison de famille des Cohen et avaient déjeuné sous la véranda. Il